

Stéréomorphismes picturaux ou symboles ? *

Ch. MORMONT** (Liège)

Le stéréomorphisme, souvent interprété comme une expression psychotique en soi, pourrait être considéré quelquefois comme une défense contre l'invasion psychotique. La destructuration des stéréomorphismes et leur remplacement par des signifiés beaucoup plus crus lors de crises psychotiques aiguës ou sous psychodysleptiques soutient cette hypothèse.

MOTS-CLÉS : Expression plastique - Psychose - Psychodysleptique - Stéréomorphisme.

Lorsque la même forme est inlassablement répétée, lorsque la main qui dessine paraît incapable de sortir de l'ornière dans laquelle son crayon l'entraîne, deux réflexions contradictoires viennent à l'esprit. La première consiste à penser qu'il n'y a là que la démonstration d'un appauvrissement grave de la personnalité : l'individu dit sans cesse les mêmes choses apparemment insignifiantes parce qu'il n'a rien à dire. Les centaines de dessins identiques produits par certains schizophrènes semblent bien confirmer cette opinion.

A l'opposé, on peut croire que la répétition d'un même signifiant est la preuve que le signifié - qu'il dissimule plus souvent qu'il ne le révèle - est important au point de monopoliser les possibilités expressives et de contraindre à la stéréotypie.

Il est vraisemblable que la vérité oscille entre ces deux extrêmes. Toutefois, la deuxième hypothèse nous paraît la plus féconde pour le clinicien de qui elle exige une attitude attentive et ouverte à la communication. De cette hypothèse se déduit le principe méthodologique suivant : un stéréomorphisme, une forme privilégiée doivent être considérés comme chargés de sens tant qu'il n'a pas été démontré qu'ils ne l'étaient pas. Cette proposition, J. BOBON l'a défendue depuis longtemps et l'a illustrée de divers exemples. Deux d'entre eux nous intéressent particulièrement.

Le premier (1) est celui d'un schizophrène, Marini, dont le seul mode d'expression est le dessin d'églises et d'arbres, dessin graphiquement médiocre et répété à des milliers d'exemplaires (figure 1). Sous divers agents psychodysleptiques (LSD 25, psilocybine, alcool), les stéréomorphismes sont progressivement déstructurés et dévoilent des contenus crûment sexuels : arbres et campaniles deviennent phallus tandis que l'église devient femme (ou hybride) au sexe accusé, aux seins multiples (figure 2). Au sortir de chaque intoxication, les stéréomorphismes banals réapparaissent (figure 3).

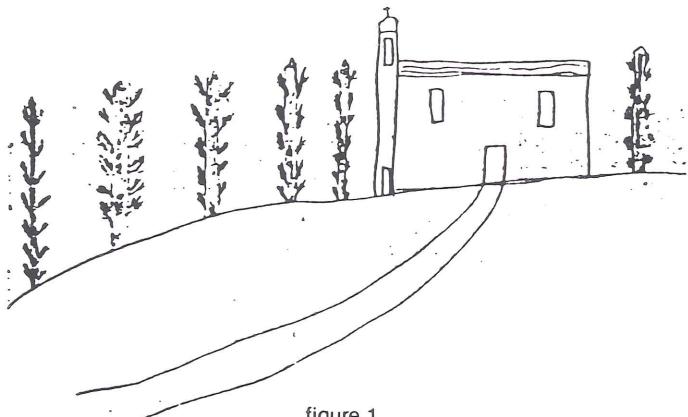


figure 1



figure 2

(1) MACCAGNANI G., BOBON J., GOFFIOUL F. - Explorations sous psychodysleptiques du contenu latent de dessins schizophréniques stéréotypés. L'encéphale, 1964, 53, 4 : 543-552.

(2) CRAHAY S., BOBON J. - De la représentation naturaliste à l'abstraction morbide des formes. Acta-Neurol. Bel., 64 : 103-124 (1964).

* Communication présentée aux Journées de Travail de Printemps de la Société Française de Psychopathologie de l'Expression (Lille, 23-24 mai 1981), sous le thème « L'Image Expressive », à l'Université Lille III.

** Chef de Travaux à la Clinique Psychiatrique Universitaire, 58, rue Saint-Laurent - 4000 LIÈGE (Belgique).

Tirés à part : Christian MORMONT, adresse ci-dessus.

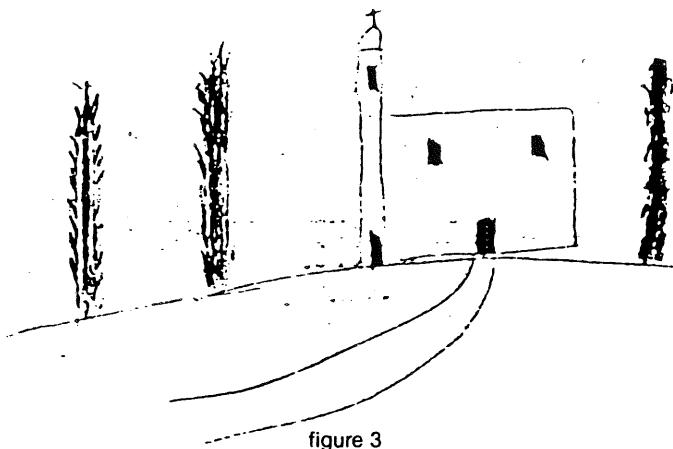


figure 3

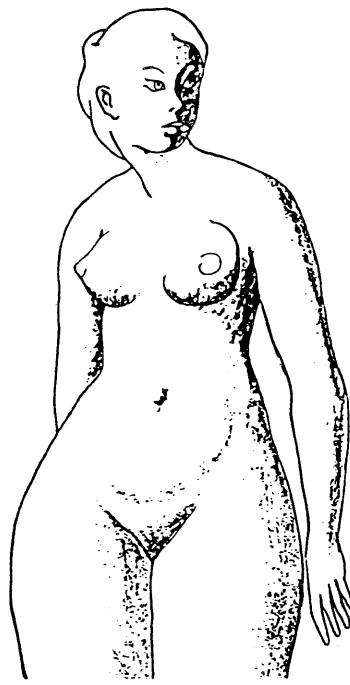


figure 4

On peut donc conclure avec MACCAGNANI, BOBON et GOFIOUL que « les expériences sous psychodysleptiques apportent un argument supplémentaire à l'hypothèse que certaines formes stéréotypées et banales en soi ont un signifiant subconscient ou caché ».

Dans un autre cas (2), c'est à l'occasion d'une bouffée de demi-confusion agitée et anxieuse qu'Octave, schizophrène lui aussi, nous fait parcourir la distance qu'il y a entre le naturalisme académique des nus qu'il dessine habituellement et les représentations archaïques terrifiantes qui, au fond, le hantent. De belle qu'elle était, la femme devient de plus en plus monstrueuse, déformée, sexuée (figure 5), méconnaissable. Elle n'est plus que bouche goulue, crocs dévorants (figure 6), mains déchirantes (figure 7). Alors que les premiers dessins pouvaient laisser croire à un attrait génital, les derniers dessins semblent prouver que les préoccupations fondamentales d'Octave sont bien plus primitives et précisément orales : la femme n'est pas ici la partenaire sexuelle, mais la mère la plus indifférenciée qui soit puisqu'elle est modelée sur l'expérience initiale que le nouveau-né possède du monde, expérience dont la bouche et la main sont les instruments privilégiés et où le corps, non encore structuré en une image distincte, n'existe guère que de manière concentrique par rapport à ces zones instrumentales. Ce qu'Octave exprime ici, c'est sa peur d'être dévoré et déchiré par la mère qu'il connaît aux premiers mois de sa vie.

Si la preuve est ainsi faite de l'existence d'un au-delà du stéréomorphisme, une nouvelle question se pose : pourquoi les contenus latents s'expriment-ils sous de telles formes, lassantes par leur répétition et anodines par leur contenu explicite ? La réponse à cette question paraît simple : malgré leur importance considérable dans la vie psychique du sujet, certains contenus ne peuvent être exprimés parce qu'il sont consciemment inacceptables. Autrement dit, le stéréomorphisme est un cas particulier de compromis entre les exigences pulsionnelles et les forces refoulantes. Par son caractère rigide, peu adaptable, on pourrait y voir le modèle du compromis névrotique.

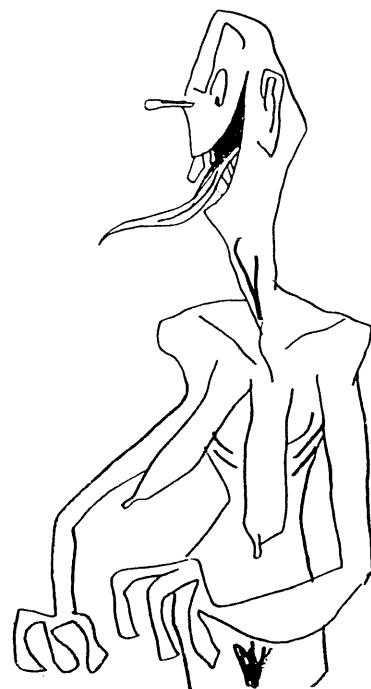


figure 5

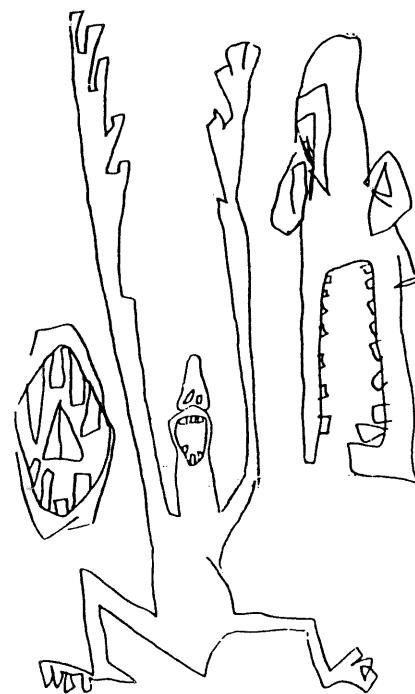


figure 6

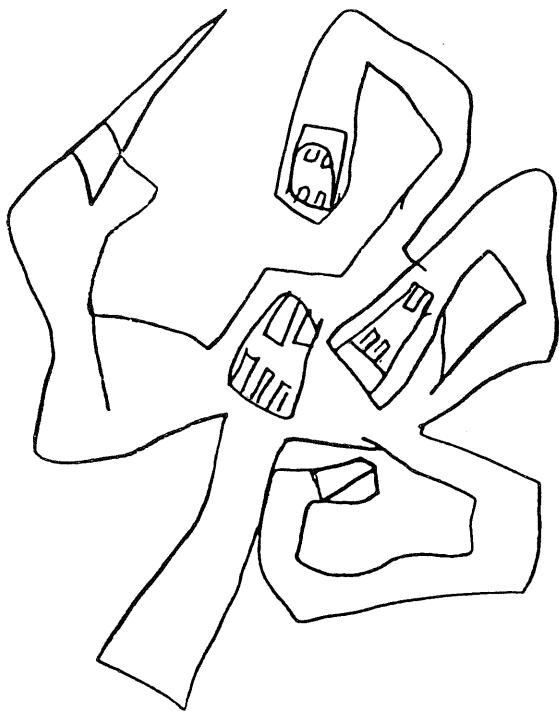


figure 7

Cette réponse s'appuyant sur la théorie de la censure pourrait être immédiatement satisfaisante si les plus beaux exemples de stéréomorphismes ne nous étaient fournis par des schizophrènes, c'est-à-dire des sujets qui se caractérisent notamment par la faille manifeste de leurs mécanismes de censure et de refoulement : la crudité de leurs propos, l'inconvenance de leur comportement, la limpideur de leurs fantasmes, la thématique de leurs délires en témoignent à suffisance. Dès lors, pourquoi Marini ne dessine-t-il pas habituellement des phallus, des seins, des coûts ? Et Octave, des bouches, des dents, des mains ?

Pour répondre à cette interrogation, force est d'admettre que, chez le psychotique, le stéréomorphisme peut avoir une fonction défensive : dessiner sans cesse la même chose « insignifiante » (c'est-à-dire ne signifiant pas ce qu'elle a l'air de signifier) lui permet à la fois d'éviter l'envahissement par des pensées troublantes et à la fois de céder de façon partielle et acceptable à certaines pressions internes. La démonstration nous en est faite par Marini et Octave : ce n'est que dans des

périodes non pas de déstructuration psychotique - il s'agit de schizophrènes bien installés dans leur psychose - mais de déstructuration de leur psychose qu'ont émergé les contenus « refoulés ». Ne pourrait-on penser que la stéréotypie est l'usage que fait un psychotique de mécanismes normaux ou névrotiques ?

Un autre argument plaide en ce sens : les stéréomorphismes de Marini sont symboliquement adéquats. La symbolique générale reconnaît dans l'arbre et dans le campanile un phallus déguisé tandis que la nef des églises serait une image de la femme. Or Marini respecte ces rapports symboliques tout en protégeant le caractère implicite. On pourrait donc dire que dans ses stéréomorphismes Martini tient un « discours » conforme aux usages (expression symbolique) et correct aussi bien sur le plan sémantique (les signifiés, évidents et latents, sont exprimés par des signifiants habituels) que syntaxique (le dessin est ordonné, cohérent).

Il en va de même pour Octave dont les nus sont conventionnels (c'est-à-dire qu'ils respectent des conventions - un langage - généralement admises) dans leur forme (naturalisme académique) et leur contenu (préoccupations érotiques).

Durant les crises induites ou spontanées, il y a rupture d'une adaptation - si l'on ose dire - du patient à sa psychose. La crise apparaît comme une psychose dans la psychose et le sujet se voit envahi par des préoccupations, des représentations, des angoisses qui constituent le fond même de sa psychose mais qu'il parvenait à éviter, au moins dans une certaine mesure. Il y a simultanément abandon du conventionnel et du symbolique : paramorphismes et néomorphismes apparaissent tandis que les contenus latents (qui sont tels en raison de leur caractère inacceptable, disons-nous) deviennent explicites. Cette régression dans le domaine de l'expression est sous-tendue par la perte des mécanismes qui autorisaient l'accès au symbole, au langage mais aussi au compromis, ce marchandage essentiel à l'organisation de la personnalité. Vu sous cet angle, le stéréomorphisme paraît bien avoir une signification défensive considérable tout en étant la preuve que le sujet donne et se donne de ne pas être que psychotique : c'est en effet la preuve qu'il peut parler et parle comme tout le monde.

Ainsi le stéréomorphisme ne serait pas une production pathologique en soi mais résulterait de l'intégration d'une défense non psychotique dans une organisation psychotique. Est-ce pour cela que le sujet malade s'y accroche avec tant d'opiniâtreté et en use aussi inlassablement ?

SUMMARY :

STÉRÉOMORPHISMES PICTURAUX OU SYMBOLES ?

STEREOMORPHISMS OR SYMBOLS ?

by Ch. MORMONT (Liège)

« Psychologie Médicale », 1982, 14, 9 : 1325-1327

Generally, the stereomorphism is regarded as a psychotic expression per se. However it could be interpreted as a defense against psychosis. This hypothesis is supported by some cases in which an acute psychosis or a psychodysleptic experience has a disrupting effect on stereomorphism and lets come into view repressed contents.

KEY-WORDS : Plastic expression - Psychosis - Psychodysleptic drugs - Stereomorphism.